

**Sandrine Leturcq**

# **Enlivrement**



# **Enlivrement**



**Sandrine Leturcq**

# **Enlivrement**



## Enlivrement 1

Orléans, XUL VII. 18 h. Les spectateurs descendent. Vite, sous le drap. J'ai choisi de lire *Fictions* de Borges, l'une des lectures qui m'a le plus impressionnée. Lampe frontale, dans l'intimité du drap qui me dissimule. Au début la forme de mon corps, que la lumière laisse deviner sous le drap blanc devenu translucide. Le bruit des pages trouble le silence imposé aux spectateurs. Lecture interdite, condamnée le soir, quand enfant, on est censé dormir. Lecture-refuge. Lecture-découverte d'autres expériences, d'autres vies. Lecture-découverte d'une vocation autocensurée. Le livre claque lorsque je le referme d'un petit coup sec. Je sors de mon refuge comme on sort d'une tanière et vais cueillir un autre fruit sur mon arbre bibliothèque. Je suis vêtue de blanc, pieds nus, page blanche sur laquelle des lectures s'impriment. Je m'arrête sur *La métamorphose* de Kafka. Minceur de son dos, encore vierge de lecteur. Je caresse sa quatrième de couverture, ouvre sa première page, esquisse un mouvement dansant, répétitif, du doigt qui va et vient entre le coin supérieur droit de chaque feuille et le coin inférieur gauche de la page suivante. Je lis son incipit, puis, délicatement, y insère un marque-page avant de le poser à côté du chevet. Je retourne fureter dans la bibliothèque. Je tombe sur *Le Fusil de chasse* de Yasushi Inoué. Je décide de le « sauver » : je caresse sa quatrième de couverture, tourne les pages de garde, commence à le lire, puis y insère un marque-page et le pose sur le premier, près de la table de chevet. Je répète encore ce processus deux fois. La cinquième, je sors de la bibliothèque

l'immense *Ulysse* de Joyce : je renoue avec le rituel précédent sauf que, contre toute attente, au lieu de le poser délicatement, je le fais tomber de manière désinvolte de tout son poids. J'enchaîne sur les suivants de la même façon. Ce sont ensuite des grappes de livres que je soustrais des étagères, puis, de plus en plus violemment, des rangées complètes de livres que je fais tomber ou voler derrière moi. Je me fais de plus en plus vorace, frénétique, avide de lire : quand tout est vidé, je reprends, apaisée, mon livre de chevet, *Fictions*. Je m'installe nonchalamment, tranquillement, sur mon lit de fortune, les bras tendus pour lire mon livre. Arrive le fossoyeur avec sa pelle. Celui-ci commence par ramasser avec sa pelle des livres pour me recouvrir avec. Peu à peu mon corps est ainsi recouvert de livres, sensation chaude et enveloppante, comme de la terre, comme du sable.... Des pages, des livres, matière première naturelle aussi puisque issus d'arbres, qui plongent eux-mêmes leurs racines dans la terre. Bientôt il ne reste plus que mon visage à découvert : c'est moi-même, avec le livre *Fictions* que j'ai repris, qui le descends peu à peu sur mon visage, avant que d'autres livres ne me recouvrent la tête également. C'est la fin. Je ne lis plus. Me serais-je endormie ? Ou serait-ce ma vraie fin ? L'achèvement d'une vie de lectures, d'une vie de lectrice qui l'aura passée autant dans d'autres espaces silencieux que dans un monde qui lui semble souvent avoir moins de matérialité ?



## Enlivrement 2

Orléans, XUL VII. 19 h. J'ai chaud. Je suis en position foetale, comme dans le liquide amniotique d'une mère. Lentement, je me déplie. Je m'arrache à la pesanteur. Mes mains montent en même temps que mon dos se déroule. Elles se tournent comme pour prendre un livre à venir et se saisissent de ma tête pour l'aider à se lever, pour vaincre sa lourdeur originelle. Je suis debout, encore mal assurée. J'aperçois ces deux étagères remplies de livres. Je risque un premier pas, puis un deuxième. J'y suis. Je caresse les dos des livres. J'en saisis un premier, comme si c'était la première fois. Un doigt, l'index, le fait basculer en arrière par le bord supérieur de la tranche. La seconde main le réceptionne délicatement. Je caresse la quatrième de couverture, la lis, le retourne, l'ouvre, tourne les pages de garde dans un mouvement de va-et-vient dansant. Je lis l'incipit. Je le feuillette. J'y insère un marque-page. Je m'arrête sur *La métamorphose* de Kafka. Minceur de son dos, encore vierge de lecteur. Je caresse sa quatrième de couverture, ouvre sa première page, esquisse un mouvement dansant, répétitif, du doigt qui va et vient entre le coin supérieur droit de chaque feuille et le coin inférieur gauche de la page suivante. Je lis son incipit, puis, délicatement, y insère un marque-page avant de le poser à côté du chevet. Je retourne fureter dans la bibliothèque. Je tombe sur *Le Fusil de chasse* de Yasushi Inoué. Je décide de le « sauver » : je caresse sa quatrième de couverture, tourne les pages de garde, commence à le lire, puis y insère un marque-page et le pose sur le premier, près de la

table de chevet. Je répète encore ce processus deux fois. La cinquième, je sors de la bibliothèque l'immense *Ulysse* de Joyce : je renoue avec le rituel précédent sauf, contre toute attente, au lieu de le poser délicatement, je le fais tomber de manière désinvolte de tout son poids. J'enchaîne sur les suivants de la même façon. Ce sont ensuite des grappes de livres que je soustrais aux étagères, puis, de plus en plus violemment, des rangées complètes de livres que je fais tomber ou boier derrière moi. Je me fais de plus en plus vorace, frénétique, avide de lire : quand tout est vidé, il n'en reste plus qu'un, qui, lorsque je l'ouvre, découvre sa couverture éponyme, du titre et de l'auteur de la performance qui se joue à cet instant. Je m'installe nonchalamment, tranquillement, sur mon lit de fortune, les bras tendus pour lire mon livre. Arrive le fossoyeur avec sa pelle. Celui-ci commence par ramasser avec sa pelle des livres pour me recouvrir avec. Il racle la terre, les livres, dans un bruit horrible. Peu à peu mon corps est ainsi recouvert de livres, sensation chaude et enveloppante, comme de la terre. Je l'entends piétiner, écraser sauvagement les livres qui m'entourent, puis racler de nouveau la terre pour emporter des livres qui tombent sur mon corps. Bientôt il ne reste plus que mon visage à découvert : c'est moi-même, avec mon objet-livre que j'ai ouvert, qui le descend peu à peu sur mon visage, avant que d'autres livres ne me recouvrent la tête également. C'est la fin. Je ne lis plus. Je ne suis pas endormie. Je suis bel et bien ensevelie par mon vice : ils ont causé ma fin. Je n'ai pas su utiliser la vie qui m'a été offerte, j'ai voulu vivre à travers toutes celles qui m'étaient données à lire : les fictions me l'ont reprise.



















































































































































**FIN**

Tous les personnages de cette performance sont réels.  
Aussi toute ressemblance avec des situations fictives ou avec  
des personnages littéraires ne saurait être que pure  
coïncidence...